

La sortie des classes à Chasseloup-Laubat/Jean-Jacques Rousseau

Par G.N.C.D. JJR 65



Les lois naturelles sont inexorables : plus on se rapproche du soir de sa vie, et plus les détails de notre enfance et de notre jeunesse nous reviennent à l'esprit. Je n'échappe pas à ce phénomène, pour mon plaisir, car avec la retraite vient un brin de nostalgie, bien que ma vie se déroule définitivement en France, et car cela m'arrive de repenser au lycée de ma jeunesse.

Qu'elle était attendue, la sortie des classes du temps de « Chasseloup » ou de « Jean-Jacques » ! Non qu'elle fût le signe de notre paresse (et puis zut, après tout, pourquoi pas ? !), mais simplement parce que c'était – pour moi du moins – le signal d'une promenade très appréciée. Je m'explique.



La classe de 2nde M3, 1961-62. H H Phúc en sombre debout derrière M. Henry prof de mathématiques, H T Huy au premier rang ,2è à partir de la droite, moi-même à sa gauche vu du photographe.

De 1957 à 1963, ma famille habitait boulevard Hâm Nghi, l'ancien boulevard de la Somme, qui était à moins de 2 kilomètres du lycée, via la rue Công Lý (de nos jours Nam Kỳ Khởi Nghĩa, ah bon...), en ligne droite. A midi comme vers 17h, je rentrais à la maison seul ou en compagnie de ma grande sœur, qui descendait la rue Công Ly en provenance du lycée Marie Curie et me prenait au passage. Avec le temps, je m'émancipais de cette tutelle affectueuse, et revenais à la maison seul. Ou plus exactement en compagnie d'un ami cher – et qui l'est resté depuis – et, occasionnellement, d'un autre copain : Hứa Thanh Huy pour le premier, et Hoàng Hữu Phúc.

Huy et moi nous nous étions liés d'amitié dès le primaire mais les liens furent encore plus serrés en classes du secondaire. Ces liens ont fait que pendant 2 ou 3 ans, on nous appelait « les jumeaux » (n'est-ce pas, cher Nguyễn Khắc Trường , qui me l'a encore rappelé il y a quelques années ?) . Nos parents respectifs en souriaient, mais je n'ai pas souri du tout car trop ému, quand le père de Huy est venu me dire adieu en bas de l'hôtel Caravelle en 1965, un an après le départ en France de mon ami, au moment de mon propre décollage destination Lyon. Cher *Bác trai* que je n'ai plus jamais revu. En retour, et si ma mémoire est

bonne, mon père l'a accompagné à sa dernière demeure bien plus tard, en France, mais mes souvenirs me trompent peut-être sur ce point...

Donc, je rentrais seul à pied, avec mon/mes ami(s). Tout en descendant la rue Công Lý, nous bavardions sur tout, mais surtout pas des cours ni des profs. Jusqu'à l'adolescence, Huy et moi parlions des films sortant dans les cinémas Lê Lợi, Casino, Eden ou Đại Nam (le Rex est apparu en dernier) et des héros de bandes dessinées. A l'époque, et jusque dans les années 1967-70, les bandes dessinées et magazines/revues français étaient subventionnés sur la base d'un taux de change riquiqui (initialement 10 piastres pour un franc) accordé par Paris qui voulait préserver son reste d'influence culturelle. Nous pouvions donc lire les versions hebdomadaires de Spirou, Pilote, et Tintin, outre Line (pour les filles), l'Intépide, sans oublier les ancêtres des mangas, c'est-à-dire Hopalong Cassidy, Hondo, Buck John, outre Paris-Match et Jours de France pour nos aînés, etc. Ces « héros » nourrissaient nos bavardages innocents.



← Place du chợ Bến Thành, 1961
D'ailleurs, nos périples quotidiens débouchaient inexorablement au

croisement Công Lý – Lê Lợi, où officiait un brave homme entre 2 âges, aux beaux cheveux blanchis visiblement trop tôt (nous l'appelions « ông già », tout bonnement, alors qu'il ne devait pas avoir plus de 50 ans), avec une sorte d'échoppe - un kiosque rudimentaire – sur roues stationnée sur le trottoir gauche de la rue Công Lý, le long du mur de la pharmacie de couleur vert pastel qui occupait le croisement, en ce temps là. L'arrêt était long pour découvrir et s'extasier en commun sur les nouveaux arrivages des illustrés et magazines français, mais seulement une fois par mois ; le reste du temps, nous jetions un coup d'oeil avide sur ce que nous n'avions pas encore lu. En effet, le bateau de la compagnie française des Messageries Maritimes qui apportait ces denrées culturelles arrivait mensuellement au port de Saïgon. Les hebdomadaires arrivaient ainsi par lots de quatre... Après quoi, nous poursuivions notre chemin, et Huy prenait le bus le ramenant à Chợ Lớn, et dont l'arrêt était opportunément en face de chez moi sur le boulevard Hàm Nghi.

La fac des lettres rue Nguyễn Trung Trực →

Entretiens, nous étions passés successivement

- devant le Palais Độc Lập (maintenant Thống Nhất) où, jusqu'en 1963, les soldats de la garde présidentielle (Lữ Đoàn Phòng Vệ Phủ Tổng Thống) de faction à la grille d'entrée avec leur calot bleu nuit et leur uniforme blanc nous regardaient passer d'un œil placide,

- puis devant le terrain vague à côté du Palais Gia Long (désormais Musée Municipal de Saigon), resté non bâti plusieurs années durant, après la destruction de l'ancienne prison municipale en 1956, et où était – sur la partie ouest, rue Nguyễn Trung Trực anciennement Filippini - la

nouvelle Faculté des Lettres ; ce terrain resté partiellement vague vit la naissance du café Văn en 1967, et simultanément la notoriété fulgurante du couple musical Trịnh Công Sơn – Khánh Ly.



Vers 13h30 et surtout en 1961-62, après le déjeuner et alors que mon père faisait une mini-sieste avant de revenir à son bureau dans l'actuel bâtiment des Chemins de Fer (Đường Sắt VN, anciennement Hỏa Xa VN)

donnant sur le marché central), arrivait chez nous Hoàng Hữu Phúc. Il habitait pas loin du Chợ Bến Thành et avait découvert que j'étais son voisin ou presque. Un petit coup de sonnette, j'ouvrais, et voila Phúc saluant cérémonieusement ma mère, qui répondait systématiquement « À, con há ».... Phúc, qui jouait aux gros bras en classe, était en fait très poli et adorable avec nous, et j'ai reçu de sa part l'expression d'une chaude amitié durant cette période. Nous prenions alors la route à pied ensemble vers le lycée, remontant la rue Công Lý, non sans que ma mère ne lui ait proposé de prendre quelques biscuits (des Petit-Beurre LU) « pour la route ». Quand j'ai redoublé à cause des maths et de la physique incarnés par le duo Henry pour les maths et Michel pour la physique, les liens avec Phúc se sont distendus, de par la force des choses. Je ne sais de nos jours même pas où il se trouve, malheureusement. Salut l'ami, où que tu sois.

A partir de 1961-1962 et avec l'adolescence, Huy et moi ne parlions plus que des filles de Marie Curie, du Couvent des Oiseaux, ou d'ailleurs, tout en cheminant. A l'époque, il commençait à apprendre le tennis au Cercle Sportif, et ne tarissait pas d'éloges pour les marie-curieuses qui en jouaient et avec qui il cherchait à s'exercer, peut-être pas seulement pour l'amour du sport. Je l'écoutais détaillant tout de son verbe volubile, tout comme j'écoutais par ailleurs Vinh Tùng – moins volubile, lui - parler de ses activités d'éclaireur de France. Je les enviais, mais mes parents, surtout ma mère, étaient impitoyables avec un non franc et



massif : de la natation oui, mais pas de tennis, et pas de scoutisme. Je n'ai jamais su pourquoi.

C'est d'ailleurs via Huy que j'étais informé des ragots et potins concernant les flirts et autres aventures innocentes, s'agissant de nos amis JJR et MC . J'étais ravi de découvrir et d'écouter ces petites nouvelles car autant vous le dire, j'étais totalement fleur bleue et franchement ignare sinon idiot dans ce domaine. Je ne me suis rattrapé que bien plus tard, en France.

Et ce fut en 1962 que cessèrent nos marches à pied , de retour du lycée.

← Une Mobylette identique (couleur comprise) à celle que j'ai reçue en 1962

En effet, Huy avait reçu de ses parents un très beau vélomoteur (un Puch couleur rouge, je crois bien...). Il rentrait chez lui directement en suivant la rue Hồng Thập Tự en direction de Chợ Lớn, tout comme notre ami Vĩnh Tùng d'ailleurs. En même temps, j'ai redoublé, aussi nous voyions-nous moins, avec eux en première et moi en classe de seconde pour la deuxième année consécutive.

De mon côté, et surtout grâce aux demandes de ma grande sœur, je reçus – comme elle - une Mobylette couleur beige clair, que je trouvais absolument magnifique, alors que les copains ne juraient que par des marques et modèles à l'apparence plus sportive. Je m'en moquais, car heureux comme un roi sur ma « Mob » pourtant bien peu rapide. Ce bonheur ne dura que moins d'un an (incluant deux ou trois chutes dues à la roue avant coincée dans les rails de la ligne ferrée Port de Saigon – Gare Centrale près du marché central, en saison des pluies) car ma Mobylette fut volée un certain soir en même temps que celle de ma soeur. Mais plus de retour à pied : nous devions déménager vers la rue Võ Tấnh près du quartier « de Nancy » (xóm Năng Xi), à 200 m de la Direction Générale de la Police. C'était en 1963. Finie la balade pédestre, nous étions désormais trop loin du lycée.

J'ai refait une partie de cet itinéraire à pied quatre décennies plus tard, en compagnie de Natsuki, quand je revins pour la première fois à Saigon. Mes souvenirs en souffrirent. Marcher à pied dans la pollution grondante des myriades de vélomoteurs fut déplaisant au possible. Mais l'impression fugace de revenir dans les années 1960 survint un bref instant , quand j'ai marché sur la section de la rue Công Lý entre la rue Lê Thánh Tôn et le boulevard Lê Lợi : les plaques carrelées plus ou moins branlantes en fibro-ciment du trottoir du temps des Français étaient restées bien là, elles, alors que ma jeunesse s'était envolée depuis belle lurette.

G.N.C.D.